

lignites miocènes du bassin rhénan et des montagnes du Rhon.

Les empreintes végétales forment des taches jaunes sur le fond noir des plaques et d'autres fois se détachent en brun sur une roche de couleur claire. Le Surturbrand alterne avec des sédiments blanchâtres mêlés de concrétions, ou passant au tuf, son ensemble atteint parfois une grande épaisseur ; non seulement les feuilles y ont laissé leurs empreintes, mais les rameaux, les tiges, les écorces ont quelquefois conservé leur apparence extérieure ; les organes délicats, les fruits, les semences ailées accompagnent souvent les feuilles, auxquelles s'associent quelquefois des insectes ; aucun doute n'est possible touchant la provenance de ces espèces dont la conservation comme celle de toutes les plantes des terrains tertiaires des régions arctiques, est due à la même cause, c'est-à-dire à l'abondance des eaux douces, exerçant leur action sur une grande échelle et chargées de substances propres à incruster les végétaux tombés dans leur sein ou même à les pétrifier.

(A continuer.)

## PÉDAGOGIE.

### Méthode dans l'Enseignement des Langues.

Les instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, dans une de leurs dernières conférences, ont traité cette question, en la renfermant dans le seul cas de l'enseignement de l'anglais. Nous voyons par l'*Educational Times* de Londres, que le Collège des Précepteurs, dans une réunion spéciale le 6 du mois dernier, l'a aussi étudiée, mais dans sa généralité.

Nos lecteurs nimeront sans doute à connaître jusqu'à quel point il peut y avoir eu, des deux côtés de l'Océan Atlantique, uniformité ou divergence d'opinion, entre personnes d'expérience.

La question a été développée par le Professeur Blackie de l'Université d'Edimbourg.

Il y a, dit-il, un sentiment général contre les méthodes suivies dans l'enseignement des langues, et si on compare le temps et les efforts qu'on leur consacre avec les résultats obtenus, on ne saurait dire que ce sentiment est injuste. Cependant M. Blackie pense que le grec, le latin, le français, l'allemand, nous ajouterions l'anglais, peuvent être appris facilement avec une méthode rationnelle.

Avant de faire connaître la sienne, le savant professeur pose quelques principes, que personne, à coup sûr, ne lui contestera : par exemple, qu'aucune méthode n'est absolument bonne, tandis qu'il peut y en avoir de complètement mauvaise ; qu'une méthode n'est bonne que pour celui qui sait s'en servir. Mais il sort des banalités, quand il dit :

"Acquérir une langue est un art et non pas une science. Pour cela, il faut le même travail que pour faire quelques progrès dans le dessin... la musique... la plaidoirie légale, &c. Cet art repose, sans doute, sur des principes scientifiques, qui peuvent jusqu'à un certain point contribuer à son développement. Mais il n'en est pas moins essentiellement un art : il ne peut être acquis que par l'exercice particulier de certains organes du corps, et non par la seule intelligence des principes à laquelle arrive l'entendement. Pour l'art, la pratique dans tous les cas doit précéder la science, et fournir à la faculté d'analyse la matière sur laquelle celle-ci s'exercera plus tard."

Ne pressons pas trop ce principe du professeur d'Edimbourg, car il ne s'agit sans doute que de la connaissance usuelle, mieux, de la pratique d'une langue. Le gamin de Paris parle correctement ; au siècle de Louis XIV, bon nombre de grandes dames et plusieurs seigneurs avaient un très-beau langage qu'ils auraient été embarrassés de justifier : cela peut être l'art si l'on veut ; on disait en effet, *parler comme la bonne compagnie*, de même qu'on avait *les manières de la bonne compagnie*. Mais pour se rendre maître d'une langue cela suffit-il ? Ne faut-il pas au contraire un ensemble de connaissances, dont quelques-unes sont d'un ordre supérieur et tiennent à la Philosophie ? Nous verrons plus loin M. Blackie amené par la force des choses à considérer une partie scientifique dans l'acquisition des langues. Dans tous les

cas, le principe tel que posé, favorise l'opinion des membres de la conférence Jacques-Cartier qui voulaient mettre l'élève immédiatement en face des difficultés de prononciation et de grammaire.

Analysons maintenant la méthode naturelle par laquelle un enfant acquiert la connaissance de la langue maternelle. Nous y reconnaitrons cinq points différents : 1<sup>o</sup>. L'audition de certains sons s'adressant à l'oreille ; 2<sup>o</sup>. le rapport distinct, évident entre les sons et les objets sensibles définis ; 3<sup>o</sup>. l'importance et la quasi-nécessité de ces objets pour l'élève qui doit être familiarisé avec eux ; 4<sup>o</sup>. l'acte réflexe par lequel l'élève arrive à s'exprimer, la langue n'étant pour ainsi dire que l'instrument par lequel l'esprit saisit l'objet à travers l'expression qui en est inséparable. Le mot n'est plus alors un obstacle qu'il faut enjamber pour arriver à l'objet, mais plutôt le trait d'union entre l'esprit et l'objet ; plus on veut être maître d'une langue, plus cette union doit être complète ; 5<sup>o</sup>. Répétition fréquente : c'est là un des côtés caractéristiques de la méthode naturelle. Il faut rendre l'esprit tellement familier avec le mot et l'objet qu'ils ne puissent plus se séparer l'un de l'autre.

M. Blackie passe immédiatement à la conclusion de ces principes. Si la conclusion ne paraît pas très-rigoureuse, il en rejette la faute sur la différence qui existe dans la force intellectuelle, entre les enfants et les adultes. N'insistons pas : ces conclusions paraissent vraies en elles-mêmes et en tout point conformes à l'expérience.

"S'il s'agit d'adultes, dit-il, à la méthode naturelle, qui sera toujours notre base, nous pouvons ajouter : 1<sup>o</sup> tous les avantages du procédé qui passe *du facile au difficile, du simple au composé* ; 2<sup>o</sup> le secours du raisonnement *qui change la pratique en science*, et qui sait rattacher un grand nombre de faits à des principes intuitifs, en d'autres termes, l'emploi bien entendu des devoirs, et l'application des lois de la philologie comparée et de la linguistique. Mais un enseignement systématique doit aider la nature et non la négliger : celle-ci fera plus chez les adultes que toute démonstration d'une science abstraite."

Il était impossible à nos instituteurs de se mieux rencontrer ; pour s'en convaincre, le lecteur pourra rapprocher cette conclusion de celle où en est venue la conférence du 30 Janvier. (*Journal de l'Instruction Publique*, No. de Février.)

M. Blackie dit que si l'élève se trouve dans certaines conditions de nécessité, par exemple, dans un pays étranger, ou d'intérêt, s'il veut se rendre maître d'une science, faire sa fortune, les difficultés de la langue seront bien plus aisément surmontées. Ce fait n'a échappé à personne. Plusieurs en ont tiré la conclusion fautive que l'élève, enfant ou adulte, ne doit entendre autour de lui que la langue étrangère ; c'est ainsi qu'ils lui font malheureusement négliger l'étude de la langue maternelle, abus contre lequel nous devons nous élever plus que jamais en Canada.

Mais en même temps, sachons tirer un enseignement du fait rappelé par M. Blackie. Rendons l'enseignement des langues agréable ; rattachons-le à ce qui peut intéresser les élèves. Il est regrettable, ajoute-il, que trop souvent on suive une méthode diamétralement opposée à celle que la nature nous indique. — "*Prenez votre livre, étudiez votre leçon* — et on laisse l'élève se tirer du mieux qu'il peut des difficultés de grammaire et de prononciation. — Puis : *Vous apprendrez la leçon suivante* ; ou bien on fait lire un livre, page par page, sans établir, du moins sans rappeler continuellement les règles de la prononciation, sans rien faire pour habituer l'oreille aux nuances de cette musique particulière. Faut-il être surpris après cela de rencontrer dégoût et apathie ?"

En terminant, M. Blackie insiste sur un point qui découle de ses prémisses, et qui avait sa place naturelle parmi les autres conclusions. C'est que dans l'enseignement d'une langue, le professeur sache parfois *sortir de son livre* pour se permettre une excursion de *vie réelle*, soit dans le domaine de la philologie, soit dans le champ plus vaste et mieux connu des objets sensibles ; ce sera le moyen de compléter des connaissances trop souvent imparfaites, d'habituer aux idiotismes, surtout aux allures plus libres de la langue parlée, sans compter que l'oreille y gagnera